

LE PÉDAGOGUE

- journal catholique pour les enseignants -



LA LIBERTÉ D'ENSEIGNER :
MIROIR AUX ALOUETTES ?

L'ÉDITO

En cette rentrée, plus encore peut-être que lors des précédentes, se pose la question incontournable de la liberté d'enseigner : avancées d'une éducation à la vie affective revêtant un « caractère obligatoire », ajoutée à un cortège d'autres « valeurs » dont l'enseignant aurait à se faire le chantre, méthodes pédagogiques imposées non sans pression... On se demande si le professeur n'est pas devenu une sorte d'automate servant à répéter des thématiques et des injonctions venues d'en haut. Chargé de tant de missions annexes, que reste-t-il de sa liberté de poursuivre sa fin propre, celle qui fait la noblesse et l'indépendance de sa fonction, la transmission d'un savoir, la formation des intelligences ? Alors que l'école d'aujourd'hui se targue d'être innovante, créative, on en arrive, concrètement, à une désolante standardisation tant des pratiques que des mentalités. Déperdition de liberté pour l'enseignant, mais aussi freins multiples aux initiatives pédagogiques qui échappent au monopole de l'Éducation nationale, la question qui est en jeu derrière tout cela est fondamentalement celle du rôle de l'État dans l'enseignement. Ou celui-ci est une prérogative régaliennne, ou bien au contraire il peut relever d'autres institutions, ou de corps intermédiaires autonomes. La « bataille scolaire » n'est pas nouvelle, elle trouve ses racines dans la lutte que depuis la Révolution l'État livre à l'Église et à l'enseignement catholique. Réaffirmer la liberté d'enseigner pourrait bien être le gage d'un rétablissement des fonctions propres de l'école, et ce faisant, d'un retour à l'excellence.

Ménehould de Mestadier

SOMMAIRE

p. 4 - Choisir sa méthode d'enseignement

p. 6 - L'éducation jésuite

p. 10 - Carole Roumier, directrice d'une école hors-contrat

p. 12 - Vie de pédagogue : Madame Campan

p. 15 - Le coin lecture des éducateurs

p. 17 - Conseils de lecture pour les élèves

POURQUOI CE TITRE ?

Le pédagogue, c'est bien sûr dans le monde grec cet esclave chargé de conduire les enfants à l'école, et par extension, le précepteur, chargé de les conduire à la sagesse. Forts de cet héritage classique, nous faisons nôtre également tout le sens chrétien dont saint Clément d'Alexandrie prit soin de revêtir ce terme dans son traité du *Pédagogue*, portrait du Christ comme éducateur des âmes, et guide de morale chrétienne pour la vie quotidienne.



Magazine le Pédagogue

Rédactrices :

Marie-Gabrielle Belmont
Ménéhould de Mestadier
Caroline le Roux
Amélie Prud'hon

Contact : contact.pedagogue@gmail.com

Crédit illustration : Isabelle-Camille Tertrais, p. 1

Crédit photo : Marie Bailbé, p.15
Images libres de droit (p. 4, 7, 9, 15) pexel.com
pixabay

-CHOISIR SA MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT - UN PROFESSEUR TÉMOIGNE

par Armelle Fontaine

« J'entends bien, Monsieur l'Inspecteur, mais de cette façon-là, avec mes élèves, je vois bien que cela ne fonctionne pas ! Ils ont besoin que je leur transmette du contenu, pour que le cadre soit posé. Ils auraient besoin de voir la page entière du Bescherelle, pour savoir comment l'imparfait se situe, et comprendre la grande structure des six modes et des temps de la conjugaison française. »

Certifiée de Lettres Classiques, enseignant ce jour-là dans un collège public, j'avais l'impression de me heurter à un mur. J'avais beau parler de vrais élèves, de ceux-là mêmes que j'avais dans ma classe de 4e toute la semaine, la réponse que j'entendais de nos inspecteurs était : « Non, ce n'est pas de cette manière-là que les élèves doivent s'approprier leur savoir. C'est à eux de le construire. »



Je l'avoue aujourd'hui, j'avais parfois l'impression d'être incitée à laisser mes élèves au pied d'un mur, au lieu de les aider à le contourner pour avancer, grâce à un moyen que j'aurais trouvé pour eux.

Et pour rendre le tout encore plus décourageant, après quelques années d'enseignement, je constatais que les modes pédagogiques passaient, de réforme en réforme. Ce qui était à enseigner de telle unique façon un jour, l'était souvent d'une façon différente à l'inspection suivante.

Cette situation de méthode pédagogique imposée aux enseignants fait réfléchir. Nous travaillons avec de l'humain. Nous savons bien que nos élèves d'une certaine année ne seront pas les mêmes dans trois ans. Et que les élèves ne sont pas non plus les mêmes dans tous les établissements de France.

Comment peut-on imaginer enthousiasmer des enseignants en les bornant par une unique façon d'enseigner ?

Bien entendu, selon les classes, les rectorats, la fréquence des inspections, certains d'entre nous parviennent à adapter les exigences officielles des tendances pédagogiques en vogue, pour les rendre plus efficaces auprès de leurs élèves.

Mais il leur faudra parfois batailler ferme avec un inspecteur pour défendre leur manière de faire, issue pourtant de leur expérience de terrain.

Pour ma part, je n'ai pas réussi à trouver suffisamment d'espace de liberté d'enseignement dans mes postes successifs, alors même que l'enthousiasme des élèves et les progrès de certains pouvaient être probants sur ma manière de faire. Je suis souvent restée bras ballants face à l'idéologie du « construire son savoir » imposée aux élèves qui perdaient beaucoup de temps à essayer de tout découvrir par eux-mêmes, au lieu de recevoir les connaissances, pour avancer plus vite et plus loin.

Devenue maman, j'ai découvert par mes enfants le monde des écoles indépendantes et sa liberté d'enseigner. L'exigence de respect du socle commun y est aussi présente, pour le contenu des connaissances, des compétences et de la culture ; mais dans beaucoup d'écoles hors-contrat, le verbe « transmettre » n'est pas un gros mot. Les maîtres sont autorisés à faire passer à leurs élèves le savoir des générations qui nous précèdent. Ils sont par ailleurs souvent formés à des méthodes d'enseignement variées, dont ils peuvent faire un usage bien plus libre, en s'adaptant aux élèves de leur classe.

Aujourd'hui directrice d'un de ces établissements, j'y encourage les maîtres à se former à différentes méthodes pédagogiques afin qu'ils puissent choisir celle dans laquelle ils excellent. L'objectif est qu'ils aient en main divers outils pour parvenir aussi à comprendre la méthode adaptée à tel élève en particulier, l'amener à la connaissance et former son intelligence: savoir expliquer de différentes manières le principe de la multiplication est une richesse. Être encouragé à le faire est un trésor !

Je demeure néanmoins admirative des nombreux maîtres des établissements publics ou sous contrat qui s'efforcent de gagner un espace de liberté dans leur enseignement, au milieu des contraintes qui leur sont imposées ; je les en remercie pour les générations qu'ils forment.

Parce que, quand on y pense, avoir la liberté d'enseigner, c'est finalement permettre à l'élève d'exercer à son tour sa propre liberté ; c'est lui transmettre ce qu'il pourra connaître, aimer et puis un jour choisir.

Après 10 ans d'enseignement des Lettres Classiques dans le public, Armelle Fontaine a pris la voie de l'IEF durant 5 ans. Elle a ensuite co-fondé l'École Saint-Joseph l'Espérance à Vernon qu'elle dirige désormais.

L'ÉDUCATION JÉSUIITE

récession amplifiée du livre de Philippe Rocher, *Le goût de l'excellence : quatre siècles d'éducation jésuite en France*, Paris, France, Beauchesne, 2011

par Stanislas von Mellenthin

Nul ignore que l'illustre corps tint une place prépondérante dans l'enseignement de la jeunesse, depuis le XVIème siècle, âge d'or de l'humanisme chrétien, jusqu'au XIXème siècle, point paroxystique de l'anticléricalisme républicain. À ses débuts, l'œuvre de saint Ignace de Loyola ne fut pourtant guère destinée à une pareille tâche. Ce n'est que par la force des choses que l'enseignement devint l'apanage de la Compagnie.

Peu à peu, la nécessité d'œuvres apostoliques dédiées à la jeunesse apparaît indispensable aux yeux des autorités de la Compagnie dans le relèvement de la chrétienté. Elever la jeunesse, l'éduquer chrétiennement « dans un esprit de reconquête des positions gagnées à la réforme », ^[1] et pourquoi pas, l'enrôler au sein de la Compagnie, *Ad Majorem Dei Gloriam* : voilà qui incite les pères jésuites à ne plus délaissier l'éducation. Pour preuve, une lettre de Pierre de Ribadeneira, proche collaborateur de saint Ignace, écrite à la demande de ce dernier, en 1566, pour vanter à Philippe II les bienfaits de l'éducation jésuite :

Combien il est difficile à ceux qui ont vieilli dans le vice et dans les mauvaises mœurs de se dépouiller de leurs habitudes invétérées pour revêtir

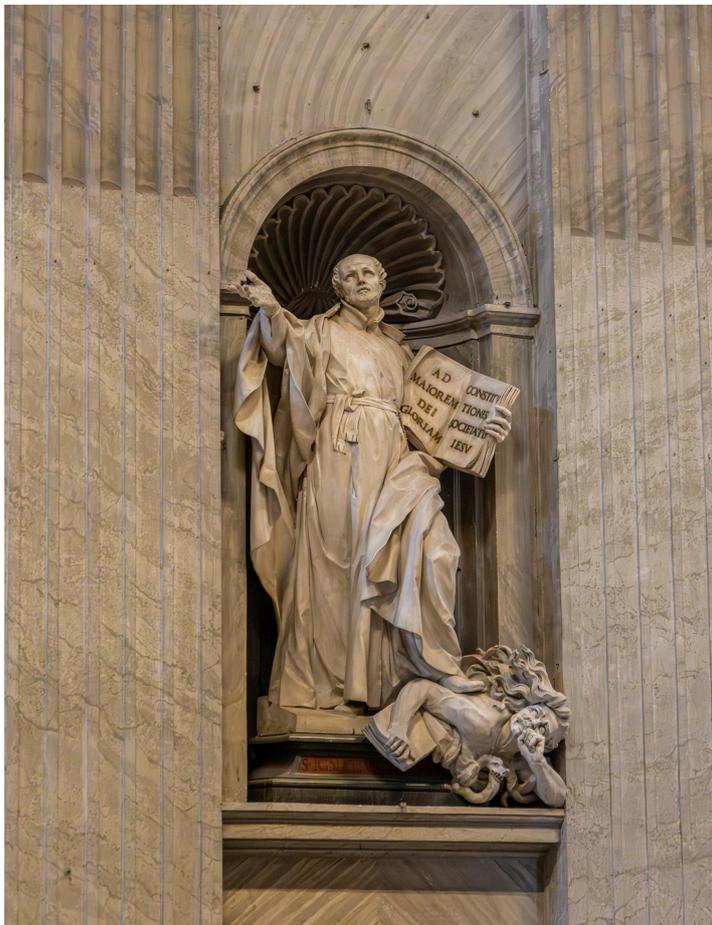
un homme nouveau et se donner à Dieu, et combien tout le bien de la chrétienté et de la société entière dépend d'une bonne éducation de la jeunesse ; celle-ci, molle comme la cire, recevant plus facilement l'empreinte de la forme. Mais comme pour la donner, on rencontre trop peu de maîtres vertueux et lettrés qui joignent l'exemple à la doctrine, la même Compagnie, avec le zèle que le Christ notre Rédempteur lui a inspiré, s'est abaissée à prendre des garçons et des jeunes gens. Aussi, parmi les offices qu'elle exerce, n'est-ce pas le moindre de ses devoirs de tenir les collèges dans lesquels non seulement les siens, mais aussi ceux du dehors, reçoivent gratuitement d'elle, avec les connaissances nécessaires à un bon chrétien, les sciences humaines, depuis les rudiments de la grammaire jusqu'aux facultés les plus élevées. ^[2]

Autant de raisons expliquant l'important développement des collèges jésuites, dans la seconde moitié du XVIème siècle et leur triomphe au milieu du XVIIème siècle, qui voit deux tiers des collèges catholiques dirigés par la Compagnie ; développement fulgurant qui rend urgent la rédaction de statuts précis, fixant les méthodes d'enseignement de la pédagogie jésuite, devant ensuite servir de modèle et de référence institutionnelle aux

1 : Philippe Rocher, *Le goût de l'excellence : quatre siècles d'éducation jésuite en France*, Paris, France, Beauchesne, 2011, p. 46.

2 : Cité dans J.-W. O'Malley, *Les Premiers Jésuites*, p. 306.

divers collèges catholiques dirigés par la Compagnie ; développement fulgurant qui rend urgent la rédaction de statuts précis, fixant les méthodes d'enseignement de la pédagogie jésuite, devant ensuite servir de modèle et de référence institutionnelle aux divers collèges : c'est l'éclosion de la *Ratio studiorum*.



Long travail de théorisation, de mise par écrit des méthodes d'étude et d'enseignement ignatiens, véritable « gloire de la pédagogie jésuite »,^[3] la *Ratio studiorum* renferme les secrets d'une réussite éducative multiséculaire renommée pour son goût de l'excellence. Tout y est pesé : la longueur des cours, l'agencement des différentes disciplines, le choix des auteurs grecs ou latins à promouvoir, les exercices pédagogiques tels

que les débats, les lectures, les déclamations – on s'y reportera si l'on veut découvrir par le menu et dans de subtils détails l'intelligence de cette pensée éducative.

Exceller en humanités, en rhétorique, en grec, en latin, en histoire et en science, se familiariser avec les grands auteurs antiques et chrétiens : voilà sans conteste la substantifique moelle de l'enseignement jésuite. On aurait tort cependant d'amputer la pédagogie ignatienne de sa fin première, de ce qui, bien davantage encore, constitue le cœur de son œuvre éducative, à savoir l'esprit chrétien que l'on souhaite inculquer à la jeunesse, l'amour de Dieu en somme. On ne s'y trompe guère à la lecture de la *Ratio Studiorum* : il faut « disposer les tendres esprits des adolescents à l'obéissance et à l'amour de Dieu et des vertus par lesquelles on doit lui plaire. »^[4] À ce titre, l'enseignement de l'histoire, tel qu'il est envisagé dans les écoles de la Compagnie, illustre cette subordination de la science à la vérité du Christianisme. Une connaissance précise et minutieuse des faits historiques ne saurait suffire. Les pères semblent davantage préoccupés d'enseigner à leurs élèves la théologie de l'histoire qui se profile derrière les soubresauts de l'épopée humaine :

Aux heures du développement d'une science historique hostile au catholicisme [...] [se font jour,] les motifs de fortifier les études historiques dans la Compagnie de Jésus

3 : Philippe Rocher, *Le goût de l'excellence*, op. cit. p. 41.

4 : *Ratio studiorum* cité dans Ibid. p. 89. Cette version du XVIème siècle est adaptée au cours du XIXème siècle par le R.P. Roothaan.

Le professeur doit être un apôtre, l'historien un apologiste. L'Histoire est un moyen de ramener les « âmes égarées ». Or, plus dangereuse que la philosophie rationaliste, l'histoire calomnie le prêtre et pousse à la révolte et à l'anarchie. Le cours d'Histoire risque ainsi de causer la perte de la foi ; sinon, ce sera le cas pour des anciens élèves des Jésuites au moment de leur discussion avec des étudiants de l'Université. La méthode d'un bon enseignement de l'Histoire tient en quelques principes. Il convient de ne pas accumuler de connaissances inutiles, avec forces dates et détails. Il est inutile de rechercher la science pour la science. L'enseignement doit être à la portée de tous. Le professeur l'adoptera à la position sociale de l'enfant. [...] Autant que possible, le professeur élèvera à la leçon plus haute, au nom de la morale et de la foi, de la vraie « philosophie de l'histoire ». Dès lors que tout dans l'Histoire se rattache au christianisme, il aidera à prendre conscience que la Religion de l'Eglise explique toute l'Histoire.^[5]

commence son enseignement après un signe de croix. Tous assisteront à la messe quotidienne et aux sermons, de la semaine ou des fêtes. La doctrine chrétienne est enseignée puis récitée dans toutes les classes. Le professeur explique lui-même la doctrine et exhorte à la récitation du chapelet, à la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie, met en garde contre les vices.^[6]

Ces humanités, abordées sous un regard chrétien, jouent également un rôle de servante. Généralement étudiées au cours des premières classes, elles ont surtout pour vocation de préparer les élèves à mieux goûter ensuite les matières reines que sont philosophie et théologie.^[1] Il reste que l'art, les lettres, la musique, le théâtre, l'activité physique même, sont loin d'être dénigrés et conservent une place importante dans la pédagogie jésuite. Pas de surnaturalisme donc, les écoles jésuites font s'entendre foi et raison. L'élève « forge son style à l'école des humanités chrétiennes et des lettres

L'enseignement jésuite incite à l'excellence

L'historien Philippe Rocher cerne très justement l'âme catholique de ce vaste enseignement, principe de vie sans lequel toute l'œuvre jésuite ne serait que pure érudition. Au vrai, l'esprit chrétien imprègne toute la pédagogie des fils de saint Ignace : *Chaque classe commence par une prière que le professeur et les élèves écoutent nu-tête et à genoux avant que le maître*

classiques du Grand Siècle. Le théâtre cultive la tragédie et exalte l'héroïsme, tout particulièrement chrétien, de l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine.»^[8] L'année scolaire est d'ailleurs rythmée par un certain nombre de représentations dramatiques, de controverses rhétoriques et autres disputes

5 : Philippe Rocher, *Le goût de l'excellence*, op. cit. p. 192.

6 : *Ibid.*

7 : Mgr Pie en témoigne lorsqu'il loue « l'influence de cet enseignement large et solide, dans *Œuvres* t. IX, p. 265.

8 : Philippe Rocher, *Le goût de l'excellence*, op. cit. p. 188.

philosophiques ; lesquelles séances sont généralement données à l'occasion de grandes fêtes liturgiques ou tout simplement en l'honneur du R.P. Recteur.

Enfin, l'enseignement jésuite incite à l'excellence dans les diverses matières principalement par mode de récompense. La discipline et toutes les punitions même physiques – récitation de leçons à genoux, coups de fouet, limités à six cependant – dont une certaine propagande anticléricale a fait grand cas, ne doivent pas occulter la prépondérance de l'encouragement, de l'émulation surtout, dans la pédagogie des pères jésuites.



« L'esprit général, souligne Philippe Rocher, est toujours à la bienveillance avant d'en venir aux châtiments ».^[9] À ce sujet, les cérémonies de distributions de prix doivent être mentionnées ; elles sont encore en vigueur à l'époque du jeune Joseph de Tonquédec. Dans chaque matière, un premier prix est remis en toute solennité pour encourager une saine émulation, tant il est vrai que rien « n'est plus capable d'enflammer les jeunes gens d'ardeur pour les études qu'une distribution des prix ».^[10]

Notons enfin que la *ratio studiorum* confère

au maître une place centrale. De fait, il est comme la cheville ouvrière de la pédagogie ignatienne. Il est pédagogue au sens fort du terme et n'a rien à envier aux « pédagogues » modernes :

Au fil des semaines, des mois puis de l'année, il appartient au professeur de choisir des textes justement proportionnés à l'âge d'abord mais aussi au niveau de connaissance des élèves auxquels il enseigne.^[11]

Au-delà des connaissances et du savoir, on sait également gré aux jésuites d'élever la jeunesse à une remarquable civilité, celle-là même qui est le trait distinctif du Grand Siècle et que les pères souhaitent voir incarnée en leurs élèves : d'honnêtes hommes chrétiens, lettrés, éloquents, susceptibles de constituer une élite chrétienne au sein de la Nation.

Ce livre est donc à lire car il présente une œuvre éducative admirable, qui s'est certes étiolée à partir de l'après-guerre, rappelle par la même occasion des grands principes éducatifs chrétiens et ceux d'une authentique recherche de l'excellence de la faculté humaine la plus haute : l'intelligence.

Stanislas von Mellenthin est professeur d'histoire dans un lycée catholique parisien. Il s'apprête à publier aux éditions Via Romana un ouvrage intitulé *Joseph de Tonquédec (1868-1962), un jésuite face à la modernité*.

9 : Philippe Rocher, *Le goût de l'excellence*, op. cit. p. 84.

10 : *Ratio studiorum* cité dans François de Dainville, *La naissance de l'Humanisme moderne*, Paris, France, Beauchesne et ses fils, 1940, p. 148.

11 : Philippe Rocher, *Un collège de la Compagnie de Jésus au XIXe-XXe siècle : Notre-Dame de Mongré à Villefranche sur Saône (1851-1951)*, Thèse de doctorat, Le Mans Université, France, 2015, p. 55

CAUSERIE PÉDAGOGIQUE

Dans le *Pédagogue*, nous avons décidé de converser avec une directrice d'école hors-contrat, Mme Carole Roumier, qui nous explique son engagement.

Quel a été votre parcours et à quel moment de vos études avez-vous envisagé d'enseigner ?

Je suis licenciée en Philosophie (Sorbonne). J'ai commencé par faire "l'école à la maison" pour mes cinq enfants. Cette décision a été motivée par une sorte de dépression de mon fils aîné, âgé de 6 ans, en fin de Cours Préparatoire. A partir du CE2 de l'aîné, tous nos enfants ont suivi une scolarité par correspondance, avec le Cours Ste Anne, du CP au CM2, sauf les deux derniers qui ont été les pionniers de l'école hors-contrat que j'ai décidé d'ouvrir en 2005 alors qu'ils entraient respectivement en CE1 et en CM1.

J'ai été soutenue dans cette entreprise par plusieurs familles amies qui s'étaient "engagées" à me confier leurs enfants si je parvenais à ouvrir cet établissement. C'est ainsi que l'école primaire L'Etoile a ouvert ses portes en septembre 2005 avec quinze petits élèves.

Selon vous, quelles sont les qualités de l'enseignement hors-contrat que l'on ne retrouve pas dans un enseignement classique (public ou sous-contrat) ?

Les qualités du hors-contrat me paraissent assez nombreuses.

Tout d'abord, on peut observer que les parents ont des attentes très précises, qu'ils sont rarement de simples consommateurs d'un système qui leur convient "à peu près". La plupart d'entre eux adhèrent totalement au projet d'établissement et on sent une véritable continuité entre l'éducation qui est donnée à la maison et ce que les enfants reçoivent à l'école. Cela facilite grandement les échanges entre les enseignants et les parents.

La grande liberté qui nous est laissée dans le mode d'enseignement, les méthodes pédagogiques et le choix des manuels est également très appréciable.

Une autre qualité évidente tient aux petits effectifs. Les enseignants connaissent bien leurs élèves, le suivi des enfants est meilleur, l'aide personnalisée plus aisée, les problèmes de harcèlement ou autres plus "visibles".

L'équipe pédagogique est elle aussi plus restreinte, ce qui facilite les relations et la cohésion autour du chef d'établissement.

Entre l'ouverture de votre école hors-contrat et aujourd'hui, avez-vous observé une limitation dans la liberté d'enseigner ou au contraire une plus grande latitude pour réaliser vos projets ?

Franchement, depuis 20 ans, rien n'a vraiment changé. Dans la mesure où nous respectons le fameux "Socle commun des connaissances", nous enseignons en toute liberté. Les méthodes dites traditionnelles, qui ont fait leurs preuves, sont toujours à l'ordre du jour chez nous et le contenu des leçons est fidèle à nos exigences de départ.

Ce qui a changé pour nous c'est l'attitude des inspecteurs qui viennent faire leur travail tous les 4 ans dans notre petite école. Très opposé au projet et extrêmement agressif, l'inspecteur académique des premières années a cédé la place à des personnes attentives, objectives et très professionnelles qui font leur travail avec bienveillance.

Pensez-vous que les écoles hors-contrat permettent un renouveau éducatif ? Si oui, comment cela se manifeste-t-il ?

Oui, les établissements hors-contrat semblent bien apporter une solution très efficace aux problèmes rencontrés aujourd'hui dans le monde éducatif. Nous ne sommes pas les seuls et à mon sens d'autres écoles, y compris publiques ou privées sous-contrat, participent à ce renouveau éducatif tant attendu.

Le fait est que nombre de nos élèves se retrouvent "en tête de classe" lorsqu'ils arrivent au Collège puis au Lycée. Ils sont bien formés, sont autonomes, disciplinés et studieux pour la plupart. Les "Anciens" sont nombreux à dire que leur école primaire les a formés en profondeur. Beaucoup sont convaincus qu'ils sont sortis de chez nous armés intellectuellement, moralement et spirituellement pour leur vie d'adultes. Leur témoignage est une belle récompense pour nous. Leurs diplômes également !

Nos 85 élèves d'aujourd'hui ne présenteront certainement pas tous les Grandes Écoles mais nous aurons fait en sorte que chacun trouve sa voie et surtout donne le meilleur de lui-même, mêlant joie d'apprendre et rigueur !

VIE DE PÉDAGOGUE



Quoi de mieux, amies enseignantes, pour vous délasser de longues semaines de labeur, que de vous plonger le soir dans la lecture du destin peu ordinaire de l'éducatrice Madame Campan. L'ouvrage d'Inès Kertanguy sur celle qui fut la première femme de chambre de Marie-Antoinette se dévore comme un roman. Vous plongerez ainsi dans les lieux où vous vivez aujourd'hui, Paris, Versailles, Saint-Germain, Ecouen, deux siècles en arrière.

Née en 1752, Henriette Genet grandit à Versailles où son père, Jacques Genet, intelligent diplomate, lui donne une brillante éducation. A quinze ans, la jeune fille qui connaît l'anglais et l'italien et sait jouer de tous les instruments de musique est remarquée pour ses qualités et envoyée à la cour afin d'y être lectrice des filles de Louis XV. Puis, quand la jeune Marie-Antoinette arrive à Versailles en 1770, Henriette est attachée à son service et devient femme de chambre de la future reine de France. Le livre regorge d'anecdotes sur la cour qui proviennent des Mémoires d'Henriette. Devenue Madame Campan, elle met au monde un fils, Henri, dix ans après un mariage peu heureux.

La Révolution gronde, la monarchie tombe, le roi et la reine sont arrêtés puis exécutés : c'est l'escalade dans l'horreur. Madame Campan est parvenue à sauver sa vie, il lui faut maintenant la gagner, car la voici sans ressources avec son fils et ses nièces à charge. Henriette sait que c'est grâce à l'éducation remarquable qu'elle a reçue qu'elle a accédé à des postes enviés à la cour et habituellement réservés à la noblesse. Or les jeunes filles de bonne famille étaient auparavant

éduquées dans des couvents qui sont désormais fermés : Henriette a trouvé comment elle allait vivre, elle éduquera les jeunes filles !

Robespierre guillotiné, la Terreur prend fin. Madame Campan cesse de se cacher, prospecte, trouve une maison à Saint-Germain. Elle écrit de sa main des prospectus pour se faire connaître des familles : l'Institut Saint-Germain est né. En peu de temps, il prospère et accueille les jeunes filles des meilleures familles (la plus célèbre élève est Hortense de Beauharnais, la fille de Joséphine, très chère toute sa vie au cœur de Madame Campan). La religion est enseignée en premier lieu afin de former les esprits et les cœurs, ainsi que la littérature, la grammaire, les mathématiques, des notions d'histoire naturelle, de physique et de chimie, sans oublier la culture physique : une éducation complète, teintée d'un « idéal viril ».

En 1805, au lendemain de la bataille d'Austerlitz, Napoléon décrète qu'il adopte les filles des braves morts sur le champ de bataille et décide de créer une maison impériale d'éducation pour jeunes filles. Madame Campan est nommée directrice de la nouvelle maison d'Education de la Légion d'Honneur d'Ecouen, fondée dans le château confisqué au prince de Condé à la Révolution. Le livre cite un long texte où Napoléon développe les principes d'éducation qu'il veut voir appliquer dans cette maison. On y lit : « Presque toute la science qui y sera enseignée sera celle de l'Évangile. Je désire qu'il en sorte des femmes très agréables, mais des femmes vertueuses, que leurs agréments soient de mœurs et de cœur, non d'esprit et d'amusement. » « Il faut apprendre aux élèves à chiffrer, à écrire, et les principes de notre langue afin qu'elles sachent l'orthographe ; il faut leur apprendre un peu de géographie et d'histoire, mais bien se garder de leur montrer le latin ni aucune langue étrangère. (...) En général, il faut les occuper toutes, pendant les trois quarts de la journée, à des ouvrages manuels.» Une seconde maison d'éducation est créée en 1809 par Napoléon dans le cloître de l'ancienne abbaye royale de Saint-Denis.

La chute de Napoléon et la Restauration entraînent la disgrâce de Madame Campan, à cause de sa proximité avec « l'usurpateur » et sa famille, et malgré sa fidélité à la famille royale sous la Terreur. Elle meurt d'un cancer quelques années après. Sur sa tombe, on lit l'épithaphe suivante : « Elle fut utile à la jeunesse et consola les malheureux. »

Madame Campan aimait l'enfance et avait à cœur de la laisser se former et s'épanouir. Pour la première fois dans l'histoire, elle reconnaît à l'enfant une période de transition avant l'âge adulte : l'adolescence. Elle écrit : « L'éducation des filles ne saurait être terminée vers seize ou dix-sept ans. Il n'y a de femmes instruites que celles qui continuent leur instruction avec persévérance. Il faut donc lire, lire bien et beaucoup et à vingt-cinq ans, âge qui tient encore à la jeunesse, on est une femme formée, instruite et estimée comme telle ».

A lire aussi : les *Mémoires* de Madame Campan

Pour les éducateurs

Un prof ne devrait pas dire ça d'Eve Vaguerlant, 2023.

L'Éducation nationale est malade, le niveau des élèves français en chute libre, c'est un fait. Le constat est flagrant et chaque rentrée scolaire l'occasion de le rappeler, d'en déplorer les conséquences et d'en souligner quelques causes. Mais qui aura le courage de toutes les soulever et d'y faire face ? Oui, mais c'est un monde idéal, bien imaginaire, illusoire, me direz-vous.

Une professeur agrégée et docteur en Lettres, Eve Vaguerlant souhaite pointer du doigt ce qu'il se passe réellement dans les établissements scolaires : choses vues, vécues et tues derrière l'inaliénable mot d'ordre « pas de vagues ».



Alors que les enseignants ont de moins en moins la liberté d'enseigner dans des programmes toujours plus orientés, les contrôles hiérarchiques et parentaux se font de plus en plus pressants. Les élèves sont de plus en plus inatteignables. « Comme dans la société civile, les sanctions et les punitions sont avant tout faites pour ceux qui sont assez dociles pour les craindre ». Toute une éducation serait à reprendre et le mérite à revaloriser. De plus, l'auteur souligne le « pédagogisme », l'école « inclusive », ses leurres et ses idéologies ainsi que l'islamisation, la violence et l'ignorance en marche. Face à de tels problèmes, les réponses proposées ne sont pas à la hauteur.

Oui « l'école est faite pour transmettre le savoir » loin de ce que clament Bourdieu et nos élites contemporaines. Les richesses de notre patrimoine sont à partager. L'intelligence et la sensibilité de nos élèves sont à développer, l'éducateur a le devoir d'être à la hauteur, de les « tirer vers le haut » quoiqu'il en coûte, et non de se mettre à leur niveau ou de se conformer à leurs goûts (ce qui bien souvent échoue). La passion pour ce qu'il enseigne enflammera alors ses jeunes ouailles.

Caroline le Roux

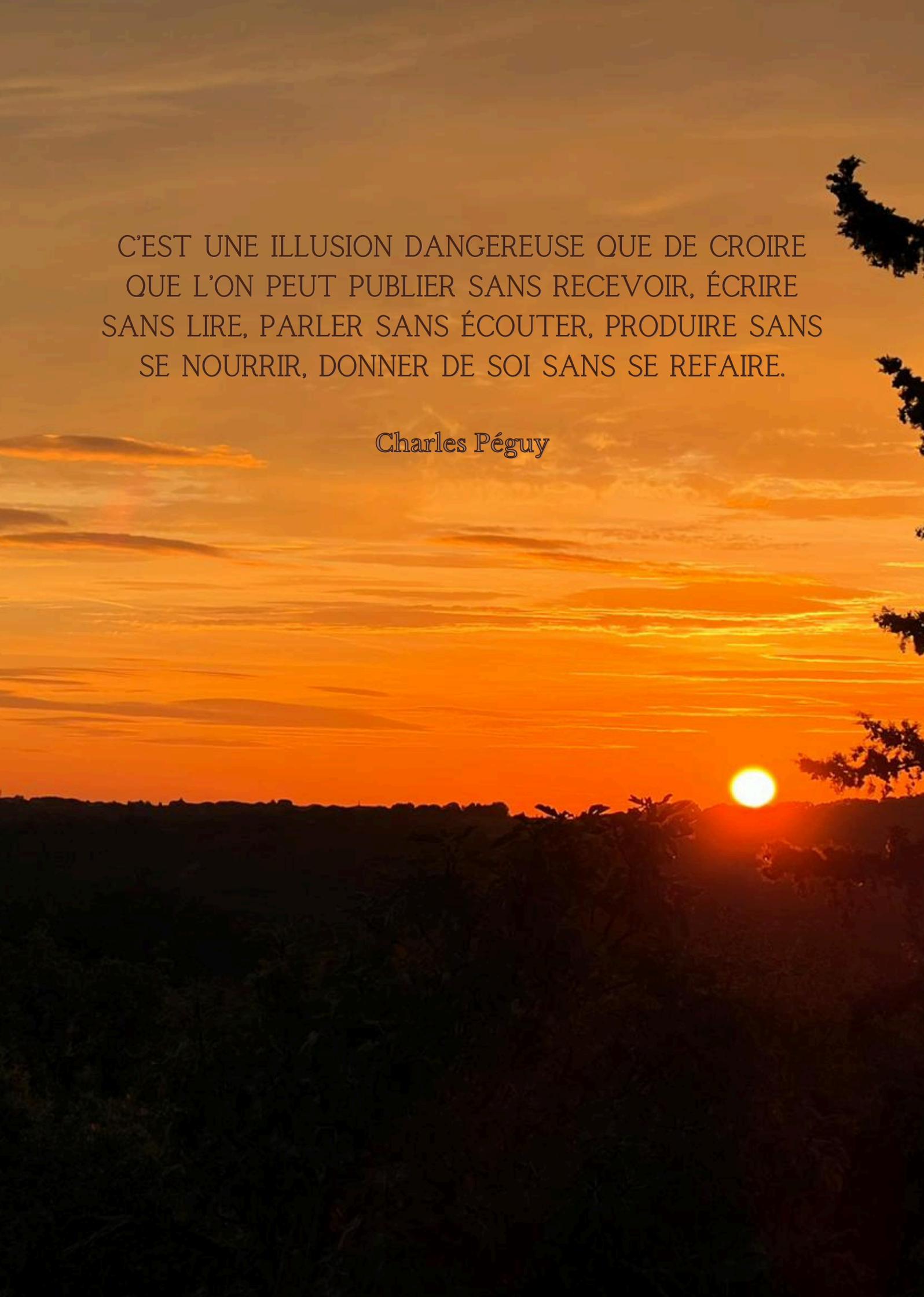
Pour les plus jeunes

La liberté d'enseigner a de multiples facettes, elle se retrouve dans certains chefs d'œuvre de la littérature. Du personnage-phare du maître d'école ou de l'éducateur aux parents, chacun est libre d'apporter des connaissances vraies, bonnes et justes aux jeunes. Leur intelligence en formation le requiert.

Pour les Sixièmes et Cinquièmes : *L'Île mystérieuse* de Jules Verne est un roman d'aventures paru en 1875, peut-être moins connu que *Deux ans de vacances* du même auteur, mais tout aussi passionnant. Un groupe de cinq personnes et un chien se retrouvent sur un territoire inconnu après avoir fui le siège de Richmond pendant la guerre de Sécession. Loin de la civilisation, les plus âgés et les plus savants se chargent d'instruire les plus jeunes : il en va de la survie de tous. Connaissances géographiques, scientifiques, pratiques, tout est bon pour avancer dans la vie d'homme et survivre. Un ouvrage à lire en abrégé pour les plus jeunes ou en intégral pour les plus audacieux : la fortune leur sourira !

Pour les Troisièmes : Chaque année, le thème de l'autobiographie repose la même question : que lire de pas trop ennuyeux en lecture intégrale ? Tendez l'oreille : les cigales vous appellent ! Marcel Pagnol, avec son roman autobiographique *La Gloire de mon Père*, paru en 1957, se charge d'enseigner à tous le monde de l'enfance, de la Provence, la vie en somme. Les instituteurs et maîtresses d'école sont là juchés sur leurs estrades républicaines ; les parents instruisent également leurs enfants pressés de rejoindre les collines et d'y traquer sans contrainte le vent et les bartavelles. Soyez libres de présenter cet ouvrage à vos élèves, il est loin d'être rébarbatif !

Caroline le Roux



C'EST UNE ILLUSION DANGEREUSE QUE DE CROIRE
QUE L'ON PEUT PUBLIER SANS RECEVOIR, ÉCRIRE
SANS LIRE, PARLER SANS ÉCOUTER, PRODUIRE SANS
SE NOURRIR, DONNER DE SOI SANS SE REFAIRE.

Charles Péguy